Adèle Bihaud

Une lettre anonyme

Les Pensées des rues, la Revue de Sciences Sociales, coordonnée par Pierre Mannoni, Paris, Cerf, 1980

Une lettre anonyme

L'Alsacien Hippo 1.

Ne vous avez jamais écrit, mon Hippo, des lettres anonymes ? Moi, j'en ai écrit quelques-unes, et je pense que c'est plus qu'un simple jeu, c'est un vrai besoin, un besoin de dire des choses que vous ne pouvez pas dire à quelqu'un, mais que vous avez quand même envie de dire à quelqu'un. Vous vous sentez alors libre, vous vous sentez plus vous-même, vous vous sentez plus vous, vous vous sentez plus vous-même, vous vous sentez plus vous, vous vous sentez plus vous, vous vous sentez plus vous

les moyens, même empruntez le langage de la passion, auquel nulle femme ne peut entièrement fermer son cœur, lorsqu'il est clair avec cette éloquence, cette persuasion dont vous possédez le secret ?

« Ah! monsieur P., vous connaissez tout l'empire que vous pouvez avoir lorsque vous le voulez, vous n'avez rien épargné! Méchant, pourquoi m'avoir traitée sans pitié? Mais puis-je vous faire des reproches, n'ai-je pas commis la première faute? Désormais je n'ai plus qu'à souffrir en silence. Qu'allez-vous dire en ouvrant cette lettre? Je n'ose y songer. Si vous allez cesser de m'écrire! Mais non, non c'est impossible. Rassurez-moi bien vite mon ami, votre pardon. Vos épîtres seules, maintenant, ont le pouvoir de captiver toute mon attention. Les romans, mes favoris autrefois n'ont plus d'intérêt pour moi. Que sont ces lectures, en comparaison de tout ce que vous me dites? Ne savez-vous pas mieux que personne toutes les sentiments de l'âme, nous transporter dans les lieux, décrits avec tant de précision, nous faire vivre dans le délirant des endroits délicieux où vous avez passé, dont vous nous donnez pour ainsi dire le panorama par une définition qui n'omet rien de vraisemblable ?

« Voilà pourquoi contre tant d'éloquence je suis demeurée sans force pour vous cacher mon secret. Je viens de tout vous avouer, en commençant cette lettre j'avais la ferme résolution de ne vous laisser rien savoir. Oh! je rougis de ma faiblesse; jamais vous ne me connaîtrez, apprenez-le donc, il y a une femme dans le monde qui souffre quand vous souffrez, dont le regard se voile de larmes quand vous êtes triste, elle demeurait vingt fois sa vie pour vous rendre heureux, mais elle mourra sans que vous l'avez jamais reconnue, plutôt que de perdre l'estime, l'intérêt, l'amour même, que vous dites éprouver pour elle, et qui pourrait s'évanouir si sa voix, comme un beau songe au réveil subit du dormeur.

« Laure. »

Eégat, ne suis-je par-là plus malheureux des mortels? Dites, cette femme n'a-t-elle pas été crée pour me tantaliser, si je puis me servir de cette expression? Les dieux de l'antiquité n'ont jamais inventé de semblables supplices pour tourmenter les humains? Je ne puis plus rien tenir, il faut que je découvre cette inconnue. Qu'elle soit laide, vieille, difforme, n'importe, j'aime mieux cela que l'incertitude. Qu'on me frappe en pleine poitrine, c'est fort bien, j'accepte le coups en homme de cœur, mais suspendre au-dessus de ma tête l'épée de Damocles, sans qu'elle m'abatte jamais en me menaçant sans cesse, c'est insupportable, la position n'est plus tenable.

La curiosité me dévore, je sens mon cerveau en feu, et ce qu'il y a de pis c'est que je crains fort d'avoir pour toujours perdu cette quietude dans laquelle je vivais, qui était pour moi la plus grande garantie contre ces chagrins de cœur que j'éprouve aujourd'hui, au sujet desquels j'avais bien souvent plaisanté.

Eégat, écoutez-moi. Jusqu'à présent j'avais ignoré l'ascendant que pouvait prendre une femme sur moi. Comme Laure me le disait, l'amour ne le connaissais pas. Je me croyais un philosophe, je n'étais qu'un enfant. Si Laure n'est pas un monstre, comme je l'espère, je sens combien je serais heureux de pouvoir passer ma vie auprès d'elle, et pour ce bonheur je suis résolu de tout tenter.

Je puis immédiatement pour Beloil, d'où sont datées ses lettres. Souhaitez-moi bon succès. Les vœux d'un ami ne peuvent que me porter chance. Avant de prendre le train j'écris ces quelques lignes à Laure :

« Mademoiselle,

« Vous m'aimez, dites-vous, et vous savez que je vous aime. Donc s'il y a entente entre nous vous n'avez plus le droit de me traiter comme vous le faites. Votre devoir est de vous nommer. Vous souffrez, je souffre, laissez-moi enfin le pouvoir d'aller vous consoler, et oublier près de vous tout ce que vous m'avez fait endurer. Laure, que vous ai-je fait pour me traiter avec si peu de confiance. Ne savez-vous pas que pour moi le physique est très peu de chose, c'est la beauté de l'âme que je recherche avant tout. Si donc vous êtes laide, je vous aimerai laide, et je voudrais pas vous voir belle, car ce ne serait plus vous. Ne comptez plus mes sentiments aux beaux songes ; ils sont bien réels, vous me ferier injure en doutant encore de ma sincérité. »

Eégat, ne regardez pas trop comme un Don Quichotte de la Manche. Tous les hommes ont leur folie, *moi j'ai celle de courir après l'inconnue*, et j'irai, comme Fiète, jusqu'aux enfers pour le découvrir.

Gaston.

IV

Beloil, 18...

A Monsieur Eégat P...

Eégat, je vous envoie qu'un mot pour vous prouver que je suis encore de ce monde. Vous avez de graves inquiétudes à mon sujet; eh bien! rassurez-vous. Gaston n'est pas mort, Gaston vit encore. Le maintenu que j'ai gardé depuis un mois avait pour cause le dépit. Je n'avais rien reçu je n'avais rien découvert de cette fée mystérieuse, dont le souvenir me hantait comme un cauchemar. J'étais une risée, il n'y avait plus à douter; j'entendais vos sarcasmes, vos rires railleurs, qui arrivaient à mes oreilles comme des sons discordants, jusque dans mon sommeil, et me réveillaient en sursaut. J'entendais Laure à tous les diables, souvent vous avec elle. J'aurais voulu me revoir au fin fond de la Chine. Les Chinois n'ont pas d'idées extraordinaires, et laissent les originaux de mon espèce se renfermer autant qu'ils le veulent dans leur scepticisme, sans jamais avoir la fantaisie de les en tirer. Le peuple de l'*assujettissement* me semblait le plus sensé de tous, dans ses moments de rage. Au moins, me disais-je, ces gens-là, s'ils ont de l'invention, ce n'est pas pour tourner le moral. La Chine était devenue le pays de mes rêves; j'aurais voulu être tourné en chinois, en véritable chinois, avec des yeux taillés en amande, une tresse de cheveux me descendant sur les talons, et un esprit de chinois; ce d'était pas trop demander pour être délivré des tracas que Laure me causait. J'étais dans ces dispositions, lorsqu'enfin hier, hier seulement, on me remit un petit billet tout rose, parfumé, plié avec un chic tout particulier. C'était bien à elle, à Laure que j'avais reconnu l'écriture. Tout ce qu'elle fait est bien fait. Encore un tort de plus pour me faire tenir aux Chinois. Je n'osais ouvrir, je demeurais là, bêtement, devant ce pli, comme s'il allait me jouer un mauvais tour. Qu'allait-il m'apprendre, il y avait si longtemps que je n'avais reçu de ses nouvelles. Ne valait-il pas mieux jeter le tout au feu et en finir? Mais non, je veux savoir, d'une main rassurée je brise le cachet. Voici ce que j'ai lu :

« Le spectre de la mort est bien fait pour briser les résolutions les plus déterminées. C'était décidé je ne voulais plus vous voir; je vous en avais trop dit, je m'étais condamnée à garder éternellement le silence, lorsqu'un soir vint frapper à ma porte un être hideux à l'aspect déchiré. Il ne marchait pas, il semblait se traîner péniblement. Son regard était vague, son teint pâle et livide. Il s'avança lentement vers moi, s'assit à mon chevet et m'enlaçant de ses bras : Viens, dit-il, Caron l'attend; sans que je pusse me défendre, il m'entraîna rapidement vers la barque du Styx. Cette fois-ci, c'était moi qu'allais passer le Styx pour entrer au noir Tartare, lorsque le nocher des enfers, n'oubliant pas que j'ai fait ah, c'inferna si je pouvais payer le tribut. Sur ma langue nulle pièce; mon conducteur hontreux de sa méprise, m'abandonna bien vite sur les bords du fleuve, et le bateau s'en retourna sans moi. Mais il m'a fallu plus de trois semaines pour revenir de si loin. Dans ce voyage terrible, votre souvenir me poursuivait sans cesse; ne plus vous revoir était mon plus grand chagrin, et aujourd'hui, après avoir été sur le point d'être séparée de vous pour toujours, je ne me sens plus le courage de refuser la demande que vous me faites dans votre dernière lettre. Venez donc demain soir à la demeure de Madame M., qui se trouve sur la grande route vous la connaissez bien ; je serai seule au jardin et vous attendrai.

« Ne l'oubliez pas, ouvrez tout simplement la barrière, venez me trouver au fond de l'allée principale, où il y a un berceau.

« Adieu, Gaston, je tremble en vous accordant cette faveur. Qu'allez-vous penser de moi.

« Laure. »

Eégat, vous concevez ce que j'ai éprouvé après cette lecture. Qui peut-elle être? Elle me donne rendez-vous chez madame M... une personne fort âgée, passant de beaucoup la soixantaine. Vieuve depuis de longues années, vivant seule avec quelques ancienn domestiques, ne me connaissant nullement, cette femme ne peut avoir conspiré contre moi, ni même permettre que l'on se serve de sa demeure pour se moquer d'un homme qui ne lui a jamais rien fait.

Donc, je ne crains plus les railleurs, je vais aller d'un pas assuré au lieu qu'on me désigne; mais je me sens une anxiété mortelle, je brûle de connaître la réalité.

Dans deux heures je saurai tout. Les vœux les plus ardents que je fais c'est de n'être plus à la peine d'écrire les Chinois. Si vous étiez à ma place vous comprendriez, que tout en les évitant on est fort à plaindre d'être réduit à vouloir leur ressembler; je vous souhaite de ne jamais en venir là, et malgré tout je vous conserve une sincère amitié.

Gaston.

V

A monsieur Eégat T...

Eégat, accourez bien vite. Je l'ai vue enfin; non en rêve, non en fumée, mais bien en chair et en os. J'ai entendu sa voix, qui m'a rendu plus que sucre musique qui ait jamais retenti à mon oreille. J'ai senti sa petite main tremblante dans la mienne, et j'ai cru devenir fou de bonheur. Elle était bien réellement là, ma Laure bien-aimée, dans ce berceau que je bénis, et c'était pas un monstre, ni une vieille aux cheveux blancs; non, c'était une charmante figure, une jeune fille dans toute sa fraîcheur et sa grâce. C'était, devinez; je ne vous le donnerai pas en cent, je ne vous le donnerai pas en mille, ce n'est ni pour moi, ni pour vous du second du pauvre, le présent seul m'intéresse. Cette femme, je l'avais déjà vue, se peut que j'ai passé devant elle sans devinier quelle aime se cachait sous cette difficile enveloppe? Je n'ai ni que vous dire, j'ai de fort beaux yeux noirs, un nez quelque peu pointu, une bouche moqueuse. Je viens de vous la nommer. Oui, c'était elle; Alice de C. est mon inconnue, ma déesse, ma fée, ma fine mouche enfin, que je ne veux plus laisser s'envoler. Oh! Eégat, je plus heureux mourant que j'ai été vivant. Je suis sûr lorsqu'entrant dans cette mystérieuse allée, où l'on m'avait donné rendez-vous, je l'aperçus sur un banc d'osier, tremblé et tremblante à mon approche; elle n'avait rien se lever, mais me tendant la main elle murmura bien bas, tandis que son doux regard s'abaissait vers le sol pour voiler une larme : « Gaston, pardonnez-moi. »

Lui pardonner! qu'avais-je à lui pardonner? de m'avoir fait connaître une vie toute nouvelle? de m'avoir révélé un bonheur qui sans elle aurait toujours été pour moi un mystère?

N'était-ce pas à moi de lui demander pardon de l'avoir méconnue à ce point, de l'avoir fait brisque j'aurais dû le prévenir aller rendre hommage à tant d'esprit, de talents, de qualités réunis? Aussi, vous concevez avec quelle humilité je m'accusait de tous mes torts, en lui demandant de ne pas me haïr, d'avoir pitié de celui qui désormais ne pouvait plus vivre sans elle. Son silence, son trouble, son émotion, me montrèrent assez, tout ce que je devais espérer. Pour la première fois son regard rencontra le mien, je demeurai fasciné sous le charme de ses deux grands yeux noirs. Alors je sentis une main se poser sur mon épaule et une voix qui me fit tressaillir prononça ces paroles : « Ah! Gaston, je vous l'avais bien dit qu'il fallait vous départir de vos travers. »

Je me détournai subitement, c'était ma mère. Eégat, j'étais la victime d'une conspiration.

Comme un lâche, j'avais fui le danger et le danger avait cours après moi. Mais je ne lui en veut pas trop de m'avoir attrapé. Vous verrez j'avais raison lorsque je disais : ma mère n'est pas une personne à abandonner ce qu'elle a entrepris; en cette occasion elle a réussi au-delà de ses espérances. Je suis devenu amoureux fou de ma petite Alice; et c'est bien le cas de dire : Ce qu'femme veut Dieu le veut.

Accourez vite, Eégat, je n'attends plus que vous pour accomplir l'acte solennel qui doit assurer mon bonheur.

Gaston.

Une lettre anonyme,
d'Adèle Bibaud (1857-1941),
est parue, à Montréal, en 1912.

ISBN : 978-2-89668-855-5
© Vertigo éditeur, 2019
– 1856 –